Quand l'histoire individuelle rencontre l'histoire collective

Philippe Grandcoing

Est-il encore possible d'écrire sur 14-18 ? En cette fin du cycle de commémorations du centenaire de la Grande Guerre la question peut légitimement se poser au regard de l'immensité de la production éditoriale traitant du sujet. À l'heure où Histoire et Mémoire tendent parfois à se confondre ou, pis encore, à s'affronter, il peut paraître vain de vouloir apporter une pierre supplémentaire à l'édifice de la connaissance de ce conflit qui vit l'Europe – et le reste du monde dans une moindre mesure – basculer dans la modernité tragique du XX^e^ siècle.
Pourtant, écrire sur la Première Guerre mondiale c'est répondre à une demande sociale. L'événement suscite de plus en plus d'interrogations et de curiosités au fur et à mesure qu'il s'éloigne de nous, au point d'en devenir désincarné. La mort du dernier poilu en 2008 a fait prendre conscience que le temps des témoins était irrémédiablement clos et qu'il fallait désormais ne compter que sur les documents laissés par ceux qui avaient vécu la guerre dans leur chair et leur esprit. L'entrée dans un nouveau siècle et, dix ans plus tôt, la fin de l'URSS elle-même enfantée par le premier conflit mondial avaient déjà questionné sur les traces laissées par la guerre dans les corps, les mémoires familiales, les inconscients collectifs et les paysages. L'heure était à l'analyse de l'événement fondateur d'un « court » XX^e^ siècle, s'étendant de 1914 à 1989. Le mémorial de Péronne et de nombreux travaux d'historiens sont nés de ces interrogations fécondes. Ils ont fait surgir une histoire de la souffrance, du deuil, de la violence, de la sexualité, une histoire d'hommes et de femmes, redonnant chair à un conflit qui était en train d'être lentement et sûrement occulté par la mémoire hypertrophiée de la Seconde Guerre mondiale. Ils ont redonné leur place aux troupes coloniales, aux enfants, aux prisonniers de guerre, aux fusillés pour l'exemple, aux réfugiés, aux mutins, aux gueules cassées et aux animaux, à tous ceux qui n'avaient pas trouvé leur place dans la mémoire combattante cristallisée autours des dizaines de milliers de monuments aux morts.

En 2014, le succès de la Grande Collecte a montré que non seulement les Français s'intéressaient à la Grande Guerre mais également qu'ils étaient prêts à confier aux services des archives des millions de documents relevant de la sphère de l'intime - photographies, correspondances, souvenirs - afin qu'ils soient numérisés et conservés. L'opération a aussi permis de prendre conscience, s'il en était encore besoin, que la guerre avait conduit au front des millions d'hommes alphabétisés à un moment où la photographie se démocratisait et que l'industrialisation permettait la fabrication en grande série d'objets évoquant la guerre, sans compter tout l'artisanat des tranchées. Ces vestiges matériels du conflit restent omniprésents un siècle plus tard. Il suffit pour s'en convaincre d'arpenter brocantes ou vide-greniers. Leur banalité rappelle que la guerre fut une expérience collective majeure et presque universelle puisque les huit millions de combattants métropolitains représentent les trois quarts de la population masculine française âgée de 20 à 55 ans.

Face à de tels chiffres l'historien peut être pris de vertige. Comment rendre compte, dans l'infinie variété des expériences individuelles, de ce que fut la Grande Guerre sans trahir l'exigence de la méthode historique et sans perdre le sens global de l'événement ? C'est le

défi qu'a souhaité relever le Cghml en publiant *Mémoires de guerre des Limousins*. Pour ce faire, l'ouvrage combine les deux approches théorisées de façon imagée par Emmanuel Le Roy Ladurie, celle du « parachutiste » et celle du « chasseur de truffes ». Des articles prennent de la hauteur, pour filer la métaphore, et exposent le contexte général de la guerre ou traitent d'un thème particulier dans sa globalité. D'autres parlent d'expériences singulières, individuelles ou collectives, au plus près du terrain. C'est là que l'on trouve des « pépites », des documents rares, des témoignages exceptionnels, qui donnent à l'Histoire toute sa dimension de reconstitution d'expériences sensibles. Bien évidemment, « pépites » et « truffes » ne rendent pas compte de l'intégralité du terrain d'où elles ont été extraites et le risque est de biaiser le regard porté sur le passé en n'en retenant que quelques aspects singuliers. *Mémoires de guerre des Limousins* a cherché à éviter cet écueil par la recontextualisation des destins et des événements évoqués. D'où le choix d'une organisation thématique permettant de confronter non pas la « grande » et la « petite » histoire, mais l'histoire individuelle et l'histoire collective. Les enchâssements ainsi opérés doivent permettre au lecteur de saisir toute la complexité et la diversité de l'expérience de guerre vécue par les populations limousines, depuis la déclaration de guerre d'août 1914 jusqu'au retour des hommes durant l'année 1919.

C'est pour cela que le pluriel prend tout son sens pour le titre. L'ambition de l'ouvrage est en effet de montrer que, au-delà de la guerre des tranchées – qui fut effectivement une réalité pour la majorité des poilus – 14-18 ne saurait se résumer à cela. D'où l'importance de la présence dans le livre de récits de vie, de témoignages, évoquant d'autres fronts (l'Italie, les Balkans, les Dardanelles), d'autres armes (l'aviation, la marine), émanant aussi bien d'officiers que de soldats, de civils que de militaires. D'où, aussi, l'intérêt de montrer que la guerre fut un moment de formidable brassage de populations, d'ouvertures vers d'autres horizons géographiques et culturels. C'est également en ce sens que le conflit fut mondial. Il fit surgir dans le quotidien des Limousins des contrées dont il n'avait pas ou peu conscience. Le poilu cantonné à Salonique, le Limougeaud qui voit passer en gare les troupes hindoues du roi Georges V, le marin naviguant en Méditerranée, l'infirmière de Brive soignant des tirailleurs sénégalais, l'habitant de La Courtine côtoyant des internés austro-hongrois ou des soldats russes, ont eu, chacun à leur manière, cette expérience de la mondialisation générée par la guerre. Bien évidemment, il ne saurait être question de prétendre à l'exhaustivité. Une vie et des dizaines de volumes n'y suffiraient pas. Mais si le lecteur, une fois l'ouvrage refermé, a découvert que 14-18 ne pouvait se résumer ni aux ouvrages généraux traitant du sujet ni aux souvenirs transmis dans le cadre familial, alors le pari du Cghml aura été gagné.

Tous ces récits de vie, tous ces moments banals ou extraordinaires posent aussi une ultime question : et après ? En filigrane, *Mémoires de guerre des Limousins* interroge l'entre-deux-guerres. La région, l'une des plus touchées par le conflit au regard de la proportion population/nombre de morts, a été profondément bouleversée par la guerre et ses suites. Les monuments aux morts rappellent l'importance de la saignée démographique qui accélère la dépopulation de certaines zones. Et il est difficile d'imaginer que ceux qui sont revenus ont repris leur vie comme avant. La montée du pacifisme, l'ancrage à gauche d'une grande partie des campagnes, mais aussi la multiplication des signes de modernité au cœur de la ruralité sont autant d'indices de changements collectifs. Il reste à les étudier au sein des familles et dans les trajectoires des individus.

*
* *